

COUP DE LUNE

La lune a ses raisons que la raison ignore. Sous la battements du ciel elle fait vibrer les âmes, charge les cœurs d'une rosée parfois douce, parfois acide, jamais neutre. La lune !

Diane porte en elle, plus que d'autres encore, à cause de son prénom, la charge émotionnelle de l'astre. Tour à tour victime et consentante, une fois de plus l'inconsistance de l'astre la submerge.

Le perron reçoit toute la lueur de la ville. L'ombre de Diane s'étire sur les dalles, remonte sur le mur en équerre. Elle soupire, s'accoude au parapet avant d'entrer dans la maison. Il fait si beau. Une tiède humidité de printemps émane du sol, s'infiltré sous sa jupe, lui caresse la peau. D'habitude elle se dit qu'il va falloir de nouveau désherber le jardin et qu'elle devra y passer une partie du week end. Mais ce soir, Diane vénère cette haleine qui exhale des bourgeons comme un éclat de rire. C'est pareil à un souffle qui s'insinue dans les replis de son corps, caresse le creux de ses épaules et pénètre dans sa robe en suivant les courbes les plus intimes de sa silhouette. Elle soupire et se résout à entrer.

En elle, de la fébrilité, de l'excitation, un peu de tout. Elle jette ses chaussures dans l'entrée, rejoint sa chambre, se laisse tomber dans le Voltaire.

Elle caresse ses mollets, ses cuisses, glisse un doigt dans les jarretelles. Elle se délecte d'un je ne sais quoi d'autosatisfaction. Le soleil bas, strie le plancher de reflets blancs.

Elle écarte les jambes et s'abandonne au dossier du Voltaire. Puis tout à coup elle se redresse, plante ses ongles dans les accoudoirs et se mord les lèvres : il est toujours là. Il la poursuit. Elle n'arrive pas à détacher cette impression d'elle. Oui, c'est ça : il lui colle à la peau et ça l'énerve. Un écrivain... Pfff ! Il a des yeux comme des phares de Lamborghini... Il pue l'alcool à plein nez... Avec sa face de lune, il l'excite l'animal.

Elle se tortille entre les bras du fauteuil. La logorrhée de ses pensées s'évacue d'elle comme un torrent, butte à grands fracas sur les arêtes saillantes de ses doutes. Mais elle n'a pas dit son dernier mot. C'est là, dans un torrent d'émotions, qu'elle déroule une à une ses contradictions qui l'entraînent inexorablement vers d'envoûtants désirs. Elle suffoque un peu. La suee sort d'elle comme un lent frisson.

Elle sait qu'elle aura du mal à trouver le sommeil tant les images, les idées, les sensations, se mélangent. Dans une histoire comme celle-là, il est impossible de trancher, de faire des choix. Elle, en tout cas, n'en n'est pas capable. Enfin, pas ce soir. Et puis, il n'est pas encore l'heure de se coucher.

Un écrivain à face de lune !

Diane n'a jamais eu le loisir de l'interviewer. Elle le connaît uniquement parce qu'il traîne au « Commerce », quartier général du journal. Et justement, aujourd'hui elle y est passée, a commandé un thé vite fait bien fait, n'a même

pas eu le temps de s'asseoir sur la banquette. Elle s'est regardée machinalement dans le miroir, l'a aperçu dans son dos, la tête penchée sur le côté, un sourire en coin. Elle l'a vu autrement, l'a senti autrement. Elle s'est arrêtée net, les deux mains en l'air à la recherche d'une mèche rebelle qu'elle n'avait pas. Il est descendu de son tabouret, son verre dans une main, son cigare dans l'autre, sûr de lui et déterminé, il s'est approché par derrière et elle n'a rien fait pour l'empêcher. Son portrait occupait tout l'écran du miroir. Elle n'en croyait pas ses yeux. Hier encore, Annie, la secrétaire de mairie, lui avouait qu'elle était dingue amoureuse de lui et qu'elle préparait un plan pour l'inviter ce week-end. Diane s'enfonce dans le Voltaire comme pour mieux se fondre dans la lueur de lune, disparaître. Elle se sent affligée, furieuse. Elle ricane, frissonne, claque ses lèvres, croise et décroise les jambes et ricane encore tandis que ses mains accompagnent ses pensées en tourbillonnant dans la pénombre.

Elle récapitule à haute voix : Annie est tombée amoureuse de l'écrivain quand lui est tombé amoureux de moi. Enfin, disons qu'il a envie de moi. Ce n'est peut-être pas tout à fait la même chose ! Oui, mais moi dans tout ça ?

Et maintenant, elle a envie de lui, juste pour assouvir ses instincts. Mais c'est à cause de lui. Elle n'est pas responsable. Enfin, elle n'est pas sûre et c'est pénible à la fin car si Annie l'apprenait, alors, fini ses entrées en mairie. Elle devrait rendre des comptes au journal.

Diane secoue la tête. Elle reçoit du dehors une haleine délicate qui s'enroule de nouveau autour d'elle, tandis qu'elle enfonce ses doigts dans les accoudoirs et qu'elle rugit d'exaspération. Le bas de son ventre tressaille au souvenir des murmures glissés à son oreille le matin même :

« Hum ! Mon bébé ! »

Elle se redresse du fauteuil et se met à parler fort :

J'abandonne ! Bien franchement, je me demande combien de temps je pourrai supporter ce type ? Autant le laisser à Annie, puisqu'elle le veut. Le lui laisser ? Mais quand même ?

Elle se rassoit.

Domage qu'il boive ! Elle s'essuie machinalement la joue. Elle a senti ses lèvres humides, la chaleur de son corps s'est mêlé à elle dans une fusion presque parfaite.

« Je t'emmène chez moi, tu viens ? »

Il faisait danser son verre de rouge.

Sa voix était rauque : vieux fumeur, vieux buveur. Il avait les yeux rieurs de celui qui sait s'abandonner aux bons plaisirs de la vie, sans retenue, sans gêne, celui qui se projette déjà dans l'acte, se laisse aller à tous les vices... Ce vieux jouisseur l'avait bel et bien séduite, presque pénétrée par miroir interposé. Elle l'avait senti prêt à la culbute sur une table de bistrot... Elle a dit non, bien sûr, a joué les offensées et puis elle a souri. Elle n'aurait pas dû. Il s'est collé à elle, lui a saisi le bras et elle s'est laissée faire. C'était bon et son ventre en tressaille encore.

Elle continue à parler haut. Rien ne l'arrête. Rien ne s'apaise en elle. Ce ne sont pourtant pas les occupations qui manquent. Elle doit passer un coup de fil à Simone avant dix heures, sans parler de la vaisselle dans l'évier qui va bientôt attirer les mouches. Il faut qu'elle fasse la liste des courses pour le week-end. Elle regrette d'avoir invité Nicole. Ses sentiments alternent entre désir et répulsion, peur du scandale provoqué par ces quiproquos amoureux entre elle et cette folle d'Annie. Elle parle au boudoir, à la fenêtre, au sapin qui s'ébroue dans l'humidité du soir. La nuit est éclairée par la lune et un filet de ciel rouge borde encore l'horizon...

L'homme a beaucoup de charme même s'il est laid, trop maigre et qu'il fume des cigares... Beurk !

Oui, mais quand même, c'est un monstre d'érotisme. Le salaud...

Diane frissonne. Elle repense à la main sur son bras. Elle sent des crispations dans ses reins, serre les cuisses puis croise les jambes, les décroise de nouveau.

C'est trop risqué. Perdre mes entrées en Mairie, ce n'est pas le pire, mais perdre mon boulot ? Détruire ma réputation ? Déclencher un scandale politique, enfin que sais-je, parce que je serais supposée avoir piqué l'homme d'une autre. Rien n'est dit encore.

« Laisse tomber ! Lâche-t-elle à haute voix, n'y pense plus. Et de toute façon, ça fera comme toutes les fois, tu ne le supporteras que le temps d'un week-end de folie et tu le largueras, lui reprochant d'être insupportable ».

Son regard accroche les chenaux, glisse sur la façade de l'immeuble en face pour s'en aller courir sur l'amoncellement des toits. Les ombres enchaînent les arabesques. Elle s'abandonne à son rebelle destin. Seule, définitivement seule.

Le soir est tombé. Elle plonge les mains dans l'évier à la recherche de l'éponge, la tire du fond et la rejette. Elle n'a pas allumé la lampe, s'aperçoit qu'elle a manqué l'heure pour le coup de fil à Simone. Elle se lève, ouvre la porte du réfrigérateur et la referme sans rien prendre. Elle retourne à sa chambre, s'appuie sur le rebord de la fenêtre. Un courant d'air la recouvre d'un frisson apaisant, la caresse et glisse au creux de son bassin un doigt tremblant, celui de l'écrivain. Le grand sapin s'ébroue et laisse tomber sur la pelouse les premières gouttes d'humidité. Des nuages bas festonnent l'horizon, se déplacent, ouvrent le ciel. La lune se pose à la pointe du sapin, l'enveloppant d'une lueur fébrile. Plus haut, tout en haut du bourg où sa vision porte, une ombre filiforme déambule et serre quelque chose contre elle. Elle regarde machinalement.

« C'est le coup de foudre et je craque ! Mais il est moche, alcoolique et Annie le veut ! Qu'est-ce que je vais faire ?... Et ses cigares... beurk ! »

Une kyrielle de solutions et de contre solutions envahit son cerveau, des mots désuets face à la situation extrême dans laquelle elle est plongée toute entière.

La lune se fait incertaine. Le tissu nacré qu'elle déploie est tiré de loin en loin s'accroche aux toitures, aux pointes des arbres, semant ça et là, en petites touches serrées, de pâles reflets qui serpentent.

Diane a le regard fixe :

« Qu'est-ce que je vais faire s'il vient ici ? Non, il ne viendra pas, ce serait de très mauvais goût ! »

Mais l'ombre si lointaine tout à l'heure a laissé dans son cerveau une note d'appréhension et d'intuition. Elle relève la tête. L'ombre se profile toujours, traverse la place d'un pas décidé mais reste encore un peu floue.

« On dirait un bouquet de fleurs sur son flanc. Non, je rêve, ce ne peut pas être lui ! »

Son cœur tambourine, en appelle au secours. Bien sûr, elle aura rêvé.

Sa raison toute entière repousse le marginal enfoncé dans le mécanisme onirique de son existence. Et puis, s'il n'y avait qu'elle encore, elle pourrait tenter, mais Annie s'est tellement vantée de l'avoir ciblé comme amant. Diane fixe l'ombre diabolique qui s'engouffre dans la ruelle et disparaît dans l'antre des maisons. Non, il ne peut pas venir chez elle. Elle se rassure. Elle ne lui a jamais donné son adresse. Elle le verra demain avant la prise de son service au « Commerce » et elle lui fera comprendre que c'est non, et rien d'autre. Elle n'y pensera plus, voilà tout. Elle n'espère qu'une chose, réussir à rester de marbre quand son regard se mouillera de tendresse en l'apercevant.

« Hum, mon bébé... »

Comment ne pas fondre ?

« Non, Non et non, je ne peux pas » s'écrie Diane en martelant le rebord de la fenêtre.

« Mon dieu, j'espère que ce n'est pas lui ? »

Pourtant...

Le jardin s'est endormi bercé par les trilles des grillons. Les hortensias sont recroquevillés le long du mur. Toutes fleurs éteintes, la haie fait onduler les gouttes nacrées de lune. Mais tout à coup, le grincement du portillon fait aboyer ce calme nocturne. Le grand sapin s'ébroue, dérangé par une présence. Il se courbe et se redresse secouant ses poignées d'épines dans un ricanement stupide. La silhouette sombre et filiforme de tout à l'heure, c'était bien lui ! Un bouquet de fleurs, d'un côté, un cigare au bout des doigts. Il traverse le jardinet d'un pas assuré et tranquille. Comme portée par un tourbillon d'émotions, de colère et d'impuissance, Diane se retire de la fenêtre, se jette dans le couloir contre la porte qu'elle verrouille rageusement. Elle tombe à genoux la main suspendue à la poignée. Anéantie, elle pleure, mord ses doigts, submergée par la marée des tourments, flux et reflux des sentiments de désirs et de haine.

Un frisson depuis les pieds se déroule sur sa jambe, remonte à contre-courant les courbes de son destin. C'est un bas qui file.

La lune a disparu dans l'enfilade des nuages. Au détour d'autres fenêtres, elle fixera encore ses oripeaux de l'imposture, poussant les humains à s'embourber dans l'absurdité des sentiments, déposant ça et là la genèse de nouveaux drames, des passions incontrôlables dans d'inutiles espérances. Vagabonde et pécheresse, elle virevolte vers d'autres cieux, s'en va séduire un autre lendemain et se laissera déshabiller par son regard sans jamais conclure.

La lune !